

# La Ritournelle des rêves

DESTINÉE SUÉDOISE III

KATARINA WIDHOLM

# La Ritournelle des rêves

DESTINÉE SUÉDOISE III

*roman*

traduit du suédois par  
CARINE BRUY

Harper  
Collins  
AU GRÉ DU MONDE

# Chapitre 1

*Octobre 1949*

— Acclamons tous du fond du cœur notre hôtesse dont la merveilleuse beauté n'a d'égale que l'intelligence et qui, aussi incroyable que cela puisse paraître, fête ses trente ans aujourd'hui. Longue vie à toi, Betty ! Hip hip hip..., lança Georg Lindgren en ramenant ses cheveux blonds en arrière et en levant son verre de mousseux pour inviter les autres convives à porter un toast.

Sans se faire prier, ces derniers bondirent comme un seul homme et lâchèrent le « hurra » final en chœur. Gênée, le feu aux joues, Betty resta assise et balaya ses invités du regard. Ils se tournèrent tous vers elle, le verre levé. Elle trinqua à son tour et s'efforça d'établir un contact visuel avec chacun d'entre eux avant de boire.

Il y avait là sa chère amie Viola, avec ses courbes arrondies sous sa robe de laine et son rouge à lèvres pimpant, qui lui avait adressé un sourire rayonnant et avait crié avec le plus d'enthousiasme, accompagnée de Stig, son mari. De leur côté, le couple Thulin et Rita Veje riaient de bon cœur et se

penchaient en avant pour discuter avec son vieil ami Birger tandis qu'Ingeborg, l'épouse de celui-ci, hochait la tête.

Inga venait de gagner la table des enfants présidée à chaque extrémité par Jan et Lars, les jumeaux de Viola, qui, du haut de leurs dix ans, étaient les aînés. Ils étaient en compagnie de Tommy, le petit garçon d'Inga, âgé de six ans, et de Gunilla, la fille de Birger et d'Ingeborg, qui en avait sept. Tommy était en train de gronder le plus jeune, Anders, le fils de Betty et d'Olof, qui, à quatre ans, avait beaucoup de mal à rester en place comme les autres pendant ce long repas.

Betty essaya d'attirer l'attention de son chenapan adoré, mais il observait les autres enfants et s'efforçait d'imiter leur comportement. Il finit quand même par sentir le regard de sa mère posé sur lui et lui décocha un sourire rayonnant de tendresse auquel elle répondit. Comme il ressemblait à son père ! La même expression douce, les mêmes cheveux vaporeux, qui étaient certes blonds comme les siens mais formaient de fines boucles sur son crâne. Par ailleurs, il affichait la même bienveillance taciturne qu'Olof.

Lorsque Tommy lui fit brutalement remarquer qu'il était sur le point de glisser de sa chaise, Anders s'aida de ses deux mains pour se redresser, lança un regard grave autour de lui et reprima de son mieux un bâillement. Betty se demanda si l'heure de le coucher n'était pas venue, mais elle lui avait promis qu'il pourrait rester avec eux jusqu'au gâteau.

Ce soir, pour la première fois, Martina avait été autorisée à prendre place à la table des adultes. Elle paraissait grande et mature pour son âge, dans sa robe vert forêt à grand col et à jupe ample que sa grand-mère Johanna lui

avait cousue. Elle faisait d'ailleurs sensiblement plus que ses onze ans à côté de Pelle, son oncle maternel, qui en avait dix-neuf. Ce dernier avait récemment quitté Hudiksvall pour s'installer à Stockholm, où il avait décroché un emploi de bureau dans une entreprise logistique du port, et habitait pour le moment chez sa sœur. Martina, un verre de boisson non alcoolisée à la main, venait de trinquer avec lui et avec Axel Molander, son grand-père ; elle rejeta sa chevelure brune d'un geste qui se voulait aussi sophistiqué et adulte que ceux de Rita Veje, sans vraiment y parvenir. Sa mère lui adressa un sourire affectueux, mais elle ne s'en rendit pas compte.

Louise Molander discutait à bâtons rompus avec Pelle, et Betty voyait qu'il s'efforçait de lui répondre poliment. Au bout de quatre mois dans la capitale, il maîtrisait mieux le dialecte local que s'il y était né, et elle s'étonnait vraiment que ces deux-là aient pu trouver un sujet de conversation. Mais qu'en savait-elle, après tout ? Cette chère Louise ne cessait de la surprendre ces derniers temps, et peut-être la femme d'un médecin dans la soixantaine habitant les beaux quartiers avait-elle quelque chose en commun avec un gamin à peine adulte et désinvolte originaire du Hälsingland.

Son ancien beau-père se penchait en arrière tout en échangeant avec Sven Thulin, qui partageait manifestement un de ses centres d'intérêt. Betty aurait parié pour la nouvelle République démocratique allemande, proclamée dix jours plus tôt. À moins que ce ne soit la pêche. Elle se hâta de détourner les yeux afin d'empêcher toute tentative du médecin d'y plonger les siens. En effet, même si leurs relations avaient désormais pris une tournure familière, il

la mettait toujours très mal à l'aise, et elle ne ménageait pas ses efforts pour l'éviter.

Betty posa ensuite le regard sur Olof, son mari, qui photographiait discrètement les invités. Savoir qu'il resterait une trace de cette fête l'emplissait de fierté, et elle se réjouissait déjà à la perspective d'admirer les photos une fois qu'il les aurait développées. Elle les collerait alors dans un album dédié afin de garder un précieux souvenir de cette soirée.

— Betty, tu forces l'admiration avec ce repas ! Est-ce vraiment toi qui as concocté tous ces mets succulents ? lança Ingeborg depuis l'autre côté de la table.

Tous les autres convives se joignirent au concert de louanges. Rougissante, Betty protesta : ses plats n'avaient vraiment rien d'exceptionnel, une simple poularde en cocotte accompagnée de petits pois et de champignons. En fait, elle avait raté ses timbales, et sa sauce avait tourné juste avant qu'elle la serve. Elle avait évidemment rattrapé la situation de son mieux et personne, à l'exception de Georg Lindgren, ne pouvait s'en rendre compte, car il n'y avait vraiment rien à redire au goût. Dans peu de temps, il ne lui resterait qu'à demander à Inga de l'aider à débarrasser, puis à servir le dessert.

Pour autant, elle savoura ces compliments, car il était toujours agréable d'être félicitée pour ses talents de cuisinière. Un peu embarrassée, elle se tourna vers Ester et déclara :

— Ces temps-ci, préparer un repas n'a vraiment rien de sorcier. Souviens-toi comment c'était pendant la guerre !

Les autres femmes présentes acquiescèrent, car aucune n'avait oublié l'époque du rationnement et les plats pitoyables qu'elles en étaient réduites à servir.

— Mais Betty a toujours accompli des miracles derrière ses fourneaux. Donnez-lui un clou et un peu d'eau, et elle vous concoctera une délicieuse soupe, lança d'une voix un peu trop forte le médecin.

Face à son visage rayonnant de contentement, Betty n'avait qu'une envie : regarder ailleurs. Il prenait manifestement plaisir à être au centre de l'attention, et elle vit qu'il s'apprêtait à se lever. Pour porter un autre toast, peut-être ? Par chance, Georg Lindgren et Birger lui coupèrent l'herbe sous le pied en entonnant un couplet d'Ernst Rolf à la gloire de la gent féminine parfaitement adapté aux circonstances, ce qui déclencha l'hilarité générale et une salve d'applaudissements.

Son ancien beau-père, déjà à moitié levé, se laissa retomber sur sa chaise, l'air renfrogné. Son visage était encore plus rubicond que d'habitude, et il avala un verre supplémentaire en regardant droit devant lui. La pluie de compliments n'en finissait plus, et Betty se demanda si l'heure n'était pas venue de retourner toutes les paroles aimables, les discours et les chansons qu'on lui avait adressés tout au long de la journée. Elle dut s'armer de courage, car elle était en réalité beaucoup trop discrète pour prendre la parole devant une assemblée. Mais Viola s'était livrée à l'exercice, de même que le médecin, ainsi qu'Ester et Georg. De son côté, Martina lui avait interprété une belle chanson, et même Pelle avait surmonté sa timidité pour lui réciter quelques vers. La moindre des choses était donc qu'elle parvienne à leur adresser des remerciements simples mais sincères, non ?

Elle prit une grande gorgée de boisson aux airelles et déglutit plusieurs fois mais, à ce moment-là, on repoussa

la chaise à côté de la sienne sous la table, et elle entendit quelqu'un tousser et se racler la gorge, avant de déclarer :

— Ma Betty adorée, c'est à présent à mon tour de dire quelques mots. Je t'en prie, ne me regarde pas comme ça, car je sais parfaitement ce que tu penses : « Oh non, nous allons avoir droit à un autre de ses discours interminables et mélodramatiques ! » Et le pire, c'est que tu as raison, car c'est ton mari qui va s'exprimer, et tu vas me faire le plaisir de me laisser parler jusqu'au bout devant nos invités. Contrairement à ce qui se passe lorsque nous sommes seuls...

Tout le monde éclata de rire, et Betty ne put réprimer une larme en voyant son Olle dans son beau costume, son morceau de papier à la main. Il la regardait avec tant de chaleur et d'amour qu'elle mourait d'envie de le serrer dans ses bras. Elle s'abstint de rire, même si elle avait effectivement conscience que les gens considéraient que c'était elle qui portait la culotte et qu'Olof Morin ne faisait que lui obéir. En réalité, elle avait beau être celle qui parlait le plus, organisait la plupart des choses et était la plus visible, il était son meilleur ami, lui procurait un sentiment de sécurité et, en définitive, c'était lui qui prenait les décisions.

Sur le ton de la plaisanterie, il évoqua les bons et les moins bons côtés de son épouse, et les rires fusèrent de plus belle autour de la table. Betty ne tarda pas à pleurer, à la fois d'hilarité et d'émotion. Elle avait toujours été facile à émouvoir, et les paroles sincères d'Olle la bouleversaient.

— Tu zes triste, maman ?

Tous les convives s'amusèrent du petit Anders, qui avait résolument quitté sa place à la table des enfants pour se



faufiler jusqu'à sa mère et passer les bras autour d'elle en scrutant son visage avec inquiétude.

Betty caressa ses petites joues, planta le regard dans ses grands yeux d'un bleu limpide et lui expliqua qu'elle pleurerait seulement de joie. Olof attira alors le garçonnet à lui et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Son fils hocha la tête en souriant.

— J'ai attendu longtemps pour trouver ma déesse et, lorsque j'ai fini par la découvrir, j'ai dû attendre encore plus longtemps pour la conquérir. Et pouvez-vous imaginer que j'ai été à deux doigts de la perdre complètement à cause d'un malencontreux voyage à Nyköping ? Mais, Dieu merci, le destin est intervenu et a tout arrangé pour le mieux, poursuivit Olof avant de lever son verre. À présent, trinquons tous ensemble en l'honneur de Betty, ma splendide épouse ! conclut-il, un grand sourire aux lèvres.

Pendant que tout le monde se levait et portait un énième toast à la reine du jour, il chuchota à nouveau quelque chose à Anders, qui agita ses petites jambes pour descendre de la chaise et se planter à côté de son père. Encouragé d'une petite tape dans le dos, il fixa sa mère et entonna d'une voix à la pureté cristalline :

— Avec une seule tulipe pour marquer l'occasion, nous avons l'immense honneur de te souhaiter un joyeux anniversaire !

Et, avant que quiconque ait eu le temps de réagir, le père et le fils lancèrent d'une seule voix :

— Hip hip hip, hip hip hip, hurra !

Betty se pencha en avant pour recevoir un léger baiser sur la bouche de la part de son mari, tandis que des petits

bras d'enfant se refermaient autour de son cou, menaçant de froisser et de tacher sa belle robe en crêpe bleu. L'élégante coiffure réalisée plus tôt dans l'après-midi par son salon de Sveavägen ainsi que les boucles d'oreilles en perles qu'Olof lui avait offertes le matin étaient également en danger. Inga se leva, récupéra gentiment Anders des genoux de sa mère et le ramena auprès des autres enfants. Betty s'inclina à nouveau avec amour vers Olle, qui lui donna un second baiser. On considérait sans doute comme un peu ridicule qu'ils s'embrassent à leur âge, surtout sans aucune gêne manifeste, mais il était important pour Betty, après cinq ans de mariage, de pouvoir montrer sans honte qu'elle était appréciée et n'était pas devenue invisible. Maintenant qu'elle avait enfin un époux qui l'appelait ouvertement sa « déesse » devant tout le monde.

Elle se leva et tapota lentement son verre ; toutes les têtes se tournèrent vers elle, et elle prit une profonde inspiration pour trouver le courage de leur présenter ses remerciements.

— Cette fête était une réussite, tu ne trouves pas, Olle ? lui demanda Betty en le regardant retirer son peignoir et en attendant qu'il se glisse dans le lit, à côté d'elle.

Il lui ouvrit les bras, et elle s'empressa de se blottir contre sa joue et son épaule. Elle inspira ensuite cette odeur mêlant après-rasage et effluves chauds de son corps qui n'appartenait qu'à lui. Elle l'embrassa dans le creux du cou et lâcha un soupir de fatigue et de contentement.

— Oui, très réussie, répondit-il. Tout le monde était épaté par tes talents culinaires, mon amie. Tata Louise

paraissait dans son élément, et j'ai même eu l'impression qu'elle s'amusait avec Pelle et Georg.

Il lui caressa lentement les cheveux, et Betty entendit son cœur battre sous sa joue. Par bonheur, son pouls était calme et régulier ce soir, pas trop rapide.

— On dirait que plus Louise Molander est gaie, plus le médecin se montre renfrogné et bizarre, observa-t-elle en poussant un petit gloussement. Et tu ne trouves pas qu'il boit plus que jamais ?

— Oh, Betty, comment peux-tu continuer à l'appeler « le médecin » après tant d'années ? Tu ne pourrais pas utiliser « tonton Axel » maintenant que tu as cessé de dire « madame le docteur » ?

— Non, je n'en suis pas capable, répondit-elle simplement après avoir fermé les yeux et laissé échapper un soupir, et en se réjouissant que son mari ne puisse croiser son regard.

Le secret que Betty partageait avec Axel Molander était l'une des rares choses qu'elle n'avait pas confiées à son époux. L'occasion ne s'était jamais présentée au début de leur relation et, comme le médecin avait encore une grande importance aux yeux d'Olle, elle n'avait pu se résoudre à lui raconter la vérité au sujet de ce qui s'était passé à la villa Louiselund, un soir de juillet 1942. En outre, elle éprouvait toujours un tel sentiment de honte et de dégoût qu'elle avait du mal ne serait-ce qu'à y penser. Et ce qu'elle avait par la suite découvert dans l'appartement d'Odenplan n'avait rien arrangé, car elle savait désormais que le médecin lui avait soigneusement caché toutes les lettres de Martin et avait pris la liberté de décider du cours de sa vie à sa guise.

— Mais tu ne peux pas lui pardonner cette histoire de lettres après toutes ces années ? lui demanda Olof en bâillant et en éteignant la lampe de chevet, si bien que seule la lumière en provenance de la rue s'infiltrait entre les rideaux.

— Ne parlons plus de lui, s'il te plaît. Anders s'est vraiment comporté comme un grand en tenant jusqu'au gâteau, tu ne trouves pas ? Et il était tellement touchant quand il a voulu me consoler.

Olof en convint et se tourna vers elle.

— Et quel beau discours tu as prononcé, Olle ! J'en pleurais et j'avais la gorge complètement nouée.

Il émit un petit rire et déposa un baiser léger sur sa tempe.

— Imagine si j'avais épousé Ethel de Nyköping... ma vie aurait été un véritable enfer !

L'amie d'enfance d'Olof travaillait désormais dans un bureau non loin de Norra Bantorget, et il l'avait présentée à Betty un jour où ils étaient tombés sur elle devant la rédaction du journal *Afton*. La femme avait fait preuve d'une grande affabilité et avait bavardé de manière insouciante avec Betty comme avec Olof.

En revanche, Betty l'avait observée avec suspicion. C'était donc elle qu'Olof avait été à deux doigts d'épouser ? Oui, selon toute vraisemblance, elle serait devenue sa femme s'il ne lui avait pas parlé de Betty. Sans pouvoir s'en défendre, elle éprouvait un certain malaise à la pensée qu'il avait raconté son amour malheureux à Ethel Johansson. L'idée que ces deux-là se connaissaient si bien et que cette femme en savait autant sur leurs secrets les plus intimes, à Olle et à elle, la dérangeait. Elle éprouva même une pointe de

jalousie lorsqu'il mentionna qu'ils s'étaient croisés plusieurs fois sur le chemin du bureau.

Mais, à cet instant, c'était son tour de l'embrasser et de déclarer avec un rire légèrement moqueur :

— Oui, imagine, Olle ! Mais tu crois qu'elle regrette à présent ? Maintenant qu'elle a vu quel beau couple nous formions ?

— Est-ce qu'elle regrette ? Oui, sûrement. Après tout, je suis un splendide spécimen de masculinité, pas vrai ? répliqua-t-il en lâchant un gloussement amusé et en levant les yeux au ciel.

Betty ne put que déposer un autre léger baiser sur sa joue en riant.

— En tout cas, pour moi, oui ! Personne ne s'est jamais montré aussi gentil à mon égard que toi, Olle. En fait, j'espère qu'elle regrette. Mais cela ne lui apportera rien !

Au comble du bien-être, elle se colla encore plus contre lui, et il l'embrassa sur le front. Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. Comme d'habitude, Betty s'assoupit pleine de gratitude : quelqu'un la serrait contre lui sans aucune honte, sans secrets ni réserves.